

Marilou et Martine Doyon, Clément de Gaulejac, Louise Marois

Yvon Paré

Numéro 151, automne 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69896ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paré, Y. (2013). Compte rendu de [Marilou et Martine Doyon, Clément de Gaulejac, Louise Marois]. *Lettres québécoises*, (151), 35–36.

☆☆☆ ½

MARILOU ET MARTINE DOYON

J'ai survécu au débarquement

Chicoutimi, JCL, coll. « Gens du pays », 2012, 248 p., 24,95 \$.

Un témoignage d'une saisissante vérité

Germain Nault, ayant côtoyé tous les dangers lors de la Seconde Guerre mondiale, a vu des amis et des compagnons d'armes mourir. Un témoignage qui fait vivre l'horreur de la guerre et ses monstruosités, qui permet d'apprécier aussi la droiture d'un homme qui croyait en son destin.



Germain Nault, né en 1920, avait à peine dix-huit ans quand la Seconde Guerre mondiale a éclaté. Un conflit que la population du Québec suivait distraitement, car elle ne se sentait guère concernée par cet affrontement qui allait traumatiser le siècle. Le jeune homme s'enrôle, n'ayant jamais à l'esprit qu'il pouvait participer à la guerre en Europe. Une belle naïveté.

Le témoignage, écrit par ses petites-nièces Marilou et Martine Doyon, devient passionnant quand le jeune militaire participe au grand débarquement du 6 juin 1944 en Normandie.

Germain Nault conduit un char, transporte des munitions, devient estafette, va d'un commandant à l'autre sur sa moto pour transmettre les ordres, défiant les tirs ennemis et parfois même ceux des alliés. Un travail particulièrement dangereux qui exige des nerfs d'acier.

Un peu casse-cou, il aime circuler ainsi, se fiant à sa bonne étoile, ayant un regard sur le conflit tout à fait particulier. Il sera témoin de scènes horribles, de carnages, verra ses meilleurs amis mourir sous ses yeux.

Des vies humaines s'éteignaient sous mes yeux depuis le début des affrontements et je n'y pouvais rien. C'était intolérable. C'était inhumain. C'était presque absurde. Et, pour me faire comprendre encore davantage que la guerre était avare d'exemptions, ma vie a basculé lorsque j'ai aperçu ce que j'appréhendais le plus depuis le début de notre calvaire : en cette fin de journée du 6 juin 1944, en montant vers La Mare, le destin m'a fait passer à côté du corps criblé de balles d'un ami, celui de Fernand Hains. Je suis aussitôt descendu de mon véhicule, en espérant de tout mon être percevoir un semblant de respiration dans sa poitrine, mais je me suis vite rendu à l'évidence. Les balles ne lui avaient laissé aucune chance. Déjà, je pensais à ses parents, à ce que j'allais leur dire. (p. 115)

Il risque sa vie tous les jours, ne doute jamais de la justesse de sa mission. Il suivra les troupes alliées qui progressent vers la frontière de l'Allemagne, jusqu'à la reddition des forces nazies. Il aura vu l'horreur, connu le pire tout en gardant sa foi dans l'humanité, en se rappelant sa famille et sa mère.

Je ne réalisais pas que j'allais bientôt retrouver ma famille, mon village, ma petite routine au Québec. J'ai pris soin d'envoyer une lettre à mes parents pour les avertir que j'allais être de retour dans quelques jours. J'imaginai la sensation de



MARTINE DOYON, GERMAIN NAULT ET MARILOU DOYON

soulagement que ma mère a dû éprouver à la lecture de mes derniers mots en provenance d'outre-mer. (p. 211)

Germain Nault s'en sortira sans trop de séquelles, peut-être parce qu'il a toujours refusé de ruminer des événements sur lesquels il n'avait aucune prise. Il a su se concentrer sur le chemin à parcourir et non pas sur celui qu'il venait de faire. Il rentrera au pays, retrouvera sa famille, se mariera et connaîtra une vie bien remplie.

Un témoignage inspirant, un travail respectueux des jumelles Marilou et Martine Doyon qui demeurent très attentives aux propos de leur grand-oncle. On sent leur fascination pour ce héros qui a frôlé cent fois la mort, un homme humble qui croit en l'humanité et a su se préserver de tous les préjugés, même envers ses ennemis. Une vie pas comme les autres, qu'il fallait faire connaître. C'est bellement réussi.

☆☆☆

CLÉMENT DE GAULEJAC

Grande école

Montréal, Le Quartanier, coll. « Série QR », 2012, 248 p., 23,95 \$.

La vie se permet de nous faire la leçon

Clément de Gaulejac, dans *Grande école*, regarde autour de lui, interroge et parvient à faire une expérience d'un événement qui peut sembler anodin. C'est souvent amusant, parfois étonnant, toujours juste.

Il ne faut pas chercher dans ces textes brefs l'expérience unique, l'aventure et l'illumination qui transforment les êtres. L'auteur s'attarde à son quotidien, à ses études, à son travail d'illustrateur et d'artiste, à certaines rencontres où des propos sur la vie et l'art peuvent tout bouleverser. Nous avons souvent l'impression de nous pencher au-dessus de son épaule pour surprendre ce qui retient son attention, écouter une discussion avec un camarade ou un professeur. Des expériences qui apprennent à l'auteur comment se protéger de ses maîtres, qu'il doit suivre son instinct pour demeurer lui-même, fidèle à son regard d'artiste.

« Tu travailles sur quoi en ce moment ? ». La question rituelle revenait lors de chacune de nos rencontres de couloir. Les réponses variaient selon le degré de proximité avec l'interlocuteur. Nous savions qu'en général, là-dessus, il valait mieux en dire le moins possible. (p. 23)



CLÉMENT DE GAULEJAC



Les leçons

L'auteur saisit le trait, retient une parole au vol et vous laisse un peu en déséquilibre. Au lecteur de tirer une leçon. C'est tout le charme de ce livre d'une simplicité exemplaire. Quelques lignes, une esquisse, un

croquis je dirais, et vous avez une situation, un projet qui peut devenir un tableau, une grande leçon de vie. Parce qu'il faut un pas et un autre pas pour arriver à traverser les jours et les semaines. On retient cer-

taines rencontres, on hausse les épaules devant une remarque blessante qui pourrait hanter l'artiste pendant des jours.

Pour lui, le dessin n'était pas un moyen de dire ce qui est, mais de trouver des choses nouvelles; ce n'était pas un outil pour le récit ou la représentation juste du réel, mais pour l'exploration et l'invention au-delà de sa surface. Mon problème selon lui, c'était que je me contentais de raconter et d'ailleurs, de quoi étais-je le plus fier? De mon voyage ou de mes dessins? (p. 118)

Une manière de scruter le monde, de l'appréhender et de se situer devant ses semblables. Parce que interroger la vie, affronter un univers d'objets et de gens qui vous regardent et se savent regardés, n'est jamais sans risque. Il y a toujours un mot, un geste qui peuvent vous bousculer et vous blesser.

Malheureusement, il en va de certains jugements de valeur comme des paquebots qui continuent longtemps d'avancer après qu'on en a coupé les moteurs. (p. 224)

Gaujelac nous apprend à devenir plus attentifs aux petits événements, à ne pas nous laisser emporter par le tourbillon des gestes et des paroles. Une sorte de méditation sur l'art de vivre tout simplement en prenant du recul de toutes les expériences que nous sert la vie. Parce que c'est dans les petites choses que nous apprenons et trouvons les grandes vérités existentielles. L'art de voir dans sa plus belle simplicité.



LOUISE MAROIS

Du pain dans les joues

Montréal, l'Hexagone, coll. « Écritures », 2012, 152 p., 25,95 \$.

Un chant douloureux et existentiel

Des couples improbables, une recherche d'amour impossible, un cri plutôt qui s'étouffe dans une désespérance existentielle. *Du pain dans les joues* de Louise Marois se referme sur le lecteur comme une huître.

Aimée et Yhana tiennent plus que tout à la baraque qui se désagrège jour après jour, grugée par une sorte de cancer. Les filles doivent en plus affronter un genre de Méphisto qui manipule tout le monde et prend plaisir à les tourmenter. Le tout changera avec l'arrivée du couple Pipistrelle qui loue l'étage du haut.

Tous ces personnages se bousculent, se mentent et n'arrivent jamais à être là, au même moment, pour vivre la tendresse et l'amour.

Le soir ébruite sa lassitude sous les jardins écrasés. Fait un détour par l'escalier de pierre, pour le plaisir de glisser sa paume sur la rampe tout doucement, préserve le ravissement qui l'accompagne. Son bonheur se transforme lorsqu'elle voit Yhana attablée avec un homme. Une table ronde, restée dehors tout l'hiver, leur sert d'îlot. La vue de cette scène presque idyllique brusque Aimée. Veut retourner là où elle était, dans la rouille et la sciure. Fonce tête première, avec l'espoir de défaire. (p. 29)

Geoffroy Vidal trouve sa raison d'être en assaillant les êtres qui l'approchent. Il réussira à se glisser dans le couple Pipistrelle qui n'existe que par les mensonges du mari. Des contacts brutaux souvent, des êtres réduits à l'état animal presque, qui ne peuvent s'empêcher de se blesser malgré leur envie de tendresse et d'amour. Tous cherchent autant la mort que la vie, la désespérance que le bonheur d'être.



LOUISE MAROIS

Les pendus

Que dire quand M^{me} Pipistrelle, après un moment de fulgurance avec Yhana, accepte de décrocher les pendus dans les parcs de la ville pour que les gens ne voient rien. Elle bourre leurs joues de morceaux de pain pour qu'ils fassent bonne figure dans la mort.

Un récit qui coupe le souffle, vous égare un peu dans une prose recherchée qui parvient à créer une sorte de danse macabre où la vie est un cri, un hurlement, un désir d'aller au-delà du quotidien. Et quelle terrible solitude!

Il faut une bonne dose de courage pour plonger dans cet univers qui se désagrège. Les hommes et les femmes ne peuvent que se blesser et s'agresser. La tendresse, la chaleur humaine arrive parfois, comme une fulgurance qu'il est impossible de retenir. Difficile, mais écrit dans une langue forte, éblouissante, qui sauve l'entreprise. Peut-être qu'il faut se laisser emporter tout simplement par les mots et les phrases pour aimer ce chant douloureux et existentiel. Peut-être que la vie n'est qu'une suite de petites morts après tout.